

Balthazar

Avril 1491

Balthazar n'était pas de très bonne humeur. Trop de soleil et pas assez de vin.

Ses poches étaient vides depuis presque une semaine et le commerce battait son plein dans toute la Sérénissime. Une flotte était arrivée du Levant le matin même et la plupart des grandes familles y étaient intéressées. De fait, tous ses admirateurs habituels étaient occupés au déchargement et à la mise en vente des premières cargaisons. Et donc personne pour lui offrir un pichet.

Condamné à rester sobre et oisif, Balthazar observait les vénitiens. Ils étaient nombreux à cette heure. De la terrasse de son auberge favorite, il avait une bonne vue sur le Ponte di Rialto et sur le grand Canal. Les gondoles se succédaient presque sans interruption, décorées aux armes des grandes familles vénitiennes. Depuis cinq ans qu'il résidait dans les auberges de la Sérénissime, il n'était toujours pas capable de les reconnaître toutes. Non qu'il s'en préoccupe excessivement, il connaissait celles de ses admirateurs les plus généreux et celles des Dames les plus gracieuses, il n'avait que peu besoin du reste.

Car, il faut bien le dire, Balthazar observait surtout les vénitiennes. Elles l'enchantait. Il était tout à fait capable de passer la journée à observer les vénitiennes montant et descendant le grand canal. Il en concevait une mélancolie diffuse mais tenace. Leur jeunesse, la vie qu'elles dégageaient le rendaient d'autant plus vieux, d'autant plus près de la fin, de l'inexistence et de l'inutilité. Mais il ne pouvait résister à leur défilé, à l'infinie variété de leurs visages et de leurs atours.

Alors, Balthazar les regardaient. Alors il se sentait vieux et un peu triste, pas vraiment à sa place.

Et puis le soleil tapait trop fort.

Et personne ne viendrait le voir aujourd'hui de toutes façons.

Et il n'avait pas de quoi se payer un coup à boire.

Il se leva en dépliant ses longues jambes, s'étira et rattacha la ceinture à laquelle pendait une longue épée. Il entendit des pas s'approcher de son dos. Des pas déterminés et rapides. Ils ralentirent quelques mètres avant d'arriver à sa hauteur et finirent sur un rythme faussement nonchalant. Regard provocateur, Vittoria vint se placer devant lui. Elle était grande. Musclée, la peau brunie par le soleil, sa robe légère ne suffisait pas à la faire passer pour une fille d'auberge comme on en trouvait tant.

- Vous ne prendrez rien, aujourd'hui, mon seigneur ? lui lança-t-elle d'un ton agressif.

- Non, mes amis n'ont pas eu le loisir de me rejoindre, je le crains, je ne vais donc pas plus longtemps encombrer votre établissement, répondit-il d'un ton las, son regard restant orienté vers le sol, ne souhaitant visiblement pas rencontrer le sien.

- Je ne crois pas que Maître Fabio apprécie vraiment que vous passiez l'après-midi à lancer des oeilades à toutes les passantes sans consommer le moindre pichet, tout chevalier que vous soyez.

- Je comprends, Vittoria, mais je m'en excuserais dès ce soir à Maître Fabio, je suis sûr qu'il ne m'en voudra en rien. Je n'ai de toutes façons pas emporté de monnaie cet après-midi, étourdi que je suis. Ne m'en veuillez pas, je vous en prie, conclut-il en s'inclinant légèrement.

- Oh, je ne vous en veux pas, répondit-elle d'un ton sec qui contredisait ses mots, mais je constate une fois encore que la réalité est bien moins riche que vos grandes histoires. Je me demande même si elles ont le moindre fondement.

- Ah, ça, commença-t-il en relevant la tête, avec dans le regard l'éclat qui annonçait un de ses fameux bons mots. Mais la jeune fille avait déjà tourné le dos. Il baissa à nouveau le regard et finit dans un souffle, il y en eut de nombreux mais aucun qui me peinât comme le vôtre. A ce soir, conclut-il, à haute voix cette fois.

“La drôlesse m'engagea alors dans un affrontement verbal. Je ne peux croire, monsieur, que vos histoire ait le moindre fondement. Madame, lui répondis-je, je vous garantis qu'il y en eut de célèbres, et il ne tient qu'à vous d'y ajouter le vôtre, car il mérite bien plus que d'autres d'y prendre place tant il est gracieux.”

L'auditoire rit de bon coeur mais il aperçut du coin de l'oeil Vittoria, qui le fixait d'un regard noir. Pendant un instant, il fut tenté de mettre fin à son histoire mais les regards attentifs de ses admirateurs, leurs rires finissants et l'odeur du vin posé devant lui l'emportèrent et il reprit de plus belle :

“Vainqueur une nouvelle fois, par le verbe maintenant, je ne doutais plus de mes chances d'emporter l'affection

de la jeune princesse. Mais son fiancé ne l'entendait pas ainsi. Voyant sa blonde amie me tendre sa blanche main dans un soupir de sa poitrine laiteuse, difficilement contenue par le corsage de sa robe, il jaillit, la main sur son épée. Monsieur, dit-il, je ne supporterais pas plus longtemps un tel comportement, veuillez me considérer comme offensé. Jeune homme, répliquais-je, si je dois vous considérer comme offensé, permettez-moi au moins de vous dire que vous êtes un paltoquet inconséquent, dont la pauvreté de nature laisse soupçonner une incompétence aux joies charnelles. Mademoiselle ici présente n'a commis nulle faute si grave qu'elle mérite de passer à vos côtés le reste de son existence, dotée comme elle l'est de tous les atouts pour une vie remplie de plaisirs. Ceci dit, je suis prêt maintenant à vous considérer comme légitimement offensé et me tiens à votre disposition."

Sous les rires redoublés de son auditoire, Balthazar se leva et dégaina son épée. Celle-ci était dépourvu de décorations et autres fioritures. Elle semblait simple lame de soldat. Seul un oeil particulièrement acéré aurait pu voir en elle une lame certes simple et discrète mais d'une qualité remarquable, une lame digne des plus grands bretteurs. Seule une personne dans toute l'assistance le fit d'ailleurs mais elle conserva cette observation par devers elle.

Balthazar agita son épée avec enthousiasme, perché maintenant sur son tabouret. Il mima quelques passes, sans le moindre souci de vraisemblance, peu important aux auditeurs la manière du combat, seule la grandeur des gestes, la noblesse des enjeux trouvaient écho à leurs oreilles. Il continuait en même temps son récit, ne l'interrompant que pour quelques bruitages aussi vigoureux que peu réalistes. "Et ainsi, zwouch, je tranchais d'une fente des plus remarquables la ceinture du paltoquet qui dut user d'une de ses mains pour ne pas perdre immédiatement tout dignité. Son ire ne jouait qu'en ma faveur, sa maladresse allait s'amplifiant; à tel point que je fus bientôt en mesure, swish, de le désarmer et de le renvoyer d'un pied, bop, habilement appliqué à son postérieur. C'est ainsi que je fus en mesure de m'attacher les sentiments les plus tendres de celle qui n'était alors que princesse de ma terre natale, mais je ne voudrais ici ternir son nom, aussi vrai que je me nomme Balthazar de la Serna et que je suis le meilleur bretteur que ces terres aient connu depuis au moins un siècle."

Sur ces mots, Balthazar s'inclina profondément sous les applaudissements et les hurlements de la salle entière. Plusieurs chopes furent poussées dans sa direction, appréciations des plus généreuses de son talent de conteur. Le vieil homme était aux anges, confirmant à qui voulait l'entendre la véracité de son récit.

Mais au milieu de la foule, un homme se dirigeait vers Balthazar, tel un prédateur traversant un troupeau de bétail. Tous s'écartaient spontanément, lui laissant un passage sans même qu'il ait besoin de le demander. Il avait un visage dur. Une de ses oreilles manquait presque complètement. Il portait lui aussi une épée, mais elle était bien plus richement décorée que celle de Balthazar. Plus longue également, de presque un pied.

L'homme se dressa face à Balthazar, les pieds largement écartés, un sourire narquois aux lèvres.

- Alors comme ça, tu serais le meilleur bretteur de ce pays.

- Oh non, non... pas uniquement de ce pays, ce serait fort réducteur.

- Moi, je crois que tu as bien plus de bouche que de talent pour l'épée, vieux beau, et sais-tu, cela tombe fort bien, on m'a employé pour vérifier tes dires...

L'homme serra les poings en faisant craquer ses articulations.

- Dois-je te forcer à te battre, fit-il, ou es-tu prêt, en gentilhomme, à me suivre à l'extérieur ?

- S'il doit en être ainsi, soupira Balthazar, je te suis...

L'homme est un sourire méprisant et se dirigea vers la porte en redressant les épaules. A peine eut-il tourné le dos à Balthazar que celui-ci lui brisa sur l'arrière du crane, avec toute la force dont il était capable, le tabouret qui, peu avant, lui servait d'estrade. L'homme tomba comme un arbre. Ses jambes ne plièrent même pas. Vittoria dut même faire un bond en arrière pour l'éviter.

Balthazar rit à gorge déployée et l'auditoire, bien qu'un peu déçu autant de la méthode que d'être privé d'un spectacle qui s'annonçait bien plus rare, finit par se joindre à lui. Seule Vittoria, une fois encore, lui lança un regard plein de mépris et de froideur.

"Cela me rappelle, commença Balthazar pour fuir ce regard, le combat que j'eus à mener contre les gardes du palais du Sultan de Grenade..."

La soirée fila de pots de vin en aventures grandioses. Balthazar semblait inarrêtable, pour le plus grand bonheur de Maître Flavio, dont l'auberge restait de fait emplie dans des proportions rares. Qui plus est, les histoires du Caballero, comme Maître Flavio l'appelait toujours, comptait systématiquement scènes de banquets et autres occasions pour toute l'assistance de trinquer en coeur. Ainsi, lorsque vint l'heure de fermer les portes, les poches de Maître Flavio étaient fort pleines et il ne vit pas d'inconvénient à renseigner plusieurs admirateurs au sujet du vieil hidalgo qui avait si bien sut les enchanter tous.

C'est ainsi que, le lendemain à l'aube, Balthazar de la Serna reçut une bien étrange visite.